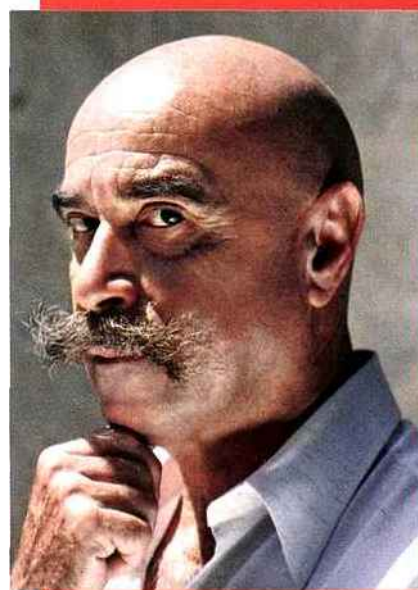




Le sens du détail

PAR JEAN-CLAUDE KAUFMANN

Fiers par procuration !



Tous les quatre ans, ça recommence : voici revenu le Mondial, période étrange pour nombre de femmes ! Certes, elles s'intéressent davantage à ce sport, mais un abîme continue à les séparer des hommes. Surprises, elles voient leur mari – habituellement peu loquace – soudain vibrer, emporté par des émotions prodigieuses, seul face à son écran ou en bande organisée, avec bières, visages peints et fanfreluches. Quel mystère incompréhensible ! Or il y a bien une explication, qui nous vient des nouveaux mécanismes de fabrication de l'identité. Paul Ricœur souligne son fil narratif : nous nous racontons l'histoire de nous-mêmes pour produire le sens de notre vie. Encore ne suffit-il pas de se raconter, il faut aussi croire à ce récit, au risque sinon de plonger dans la déprime. Or rien ne permet autant une telle adhésion que les petites bulles de passion que nous nous inventons, aussi intenses vues du dedans qu'elles peuvent, du dehors, paraître ridicules. Le fan de Claude François trouvera risible le collectionneur de boîtes de camembert, et vice et versa. Or, perçues de l'intérieur, la vénération de l'idole ou la collection fromagère recèlent une grandeur existentielle insoupçonnée. Car c'est ainsi que peut s'inventer une vie pleine. Pour beaucoup d'hommes, le football est l'instrument privilégié d'une telle intensification vitale. Ils s'identifient par procuration : quand

leur équipe gagne, c'est eux qui ont gagné, leur estime de soi remonte au zénith. Regardez-les bomber le torse. Alors que tout était difficile dans leur vie, imparfait, décevant, ils sont désormais forts et remplis d'eux-mêmes. Et puis il y a les hymnes, les drapeaux, qui nous permettent de réfléchir à l'identification nationale. Car elle aussi est avant tout un récit, plongeant dans l'histoire, certes, mais continuellement réinventée. Et qui se forge dans des moments forts, où nous avons collectivement le sentiment d'une même appartenance. Alors, plutôt que nous sentir « syndicalistes » ou « joueurs de pétanque », nous nous sentons « allemands » ou « français ». Or ces moments sont rares. Les plus fréquents se forment à l'occasion de grandes compétitions sportives. Le principe du jeu est simple : il faut marquer des buts contre une équipe adverse. Plus l'autre est écrasé, humilié, plus on se sent vainqueur. En général, cette identification par la négation de l'autre est éphémère et reste joyeuse. Hélas, dans l'élan passionnel, le dérapage peut se produire, et l'identification, devenir agressive et violente. Pas simplement dans les stades : nous assistons actuellement à une dangereuse montée d'un mode de construction de l'estime de soi par dénigrement et rejet des autres. Mais j'arrête, c'est l'heure du match. Vite, ma bière : « Allez les Bleus ! Allez la France ! »

Jean-Claude Kaufmann, sociologue, réagit, dans ses chroniques, à un événement marquant de notre quotidien. Dernier ouvrage paru : Identités, la bombe à retardement (Textuel 2014).